

# perspectives

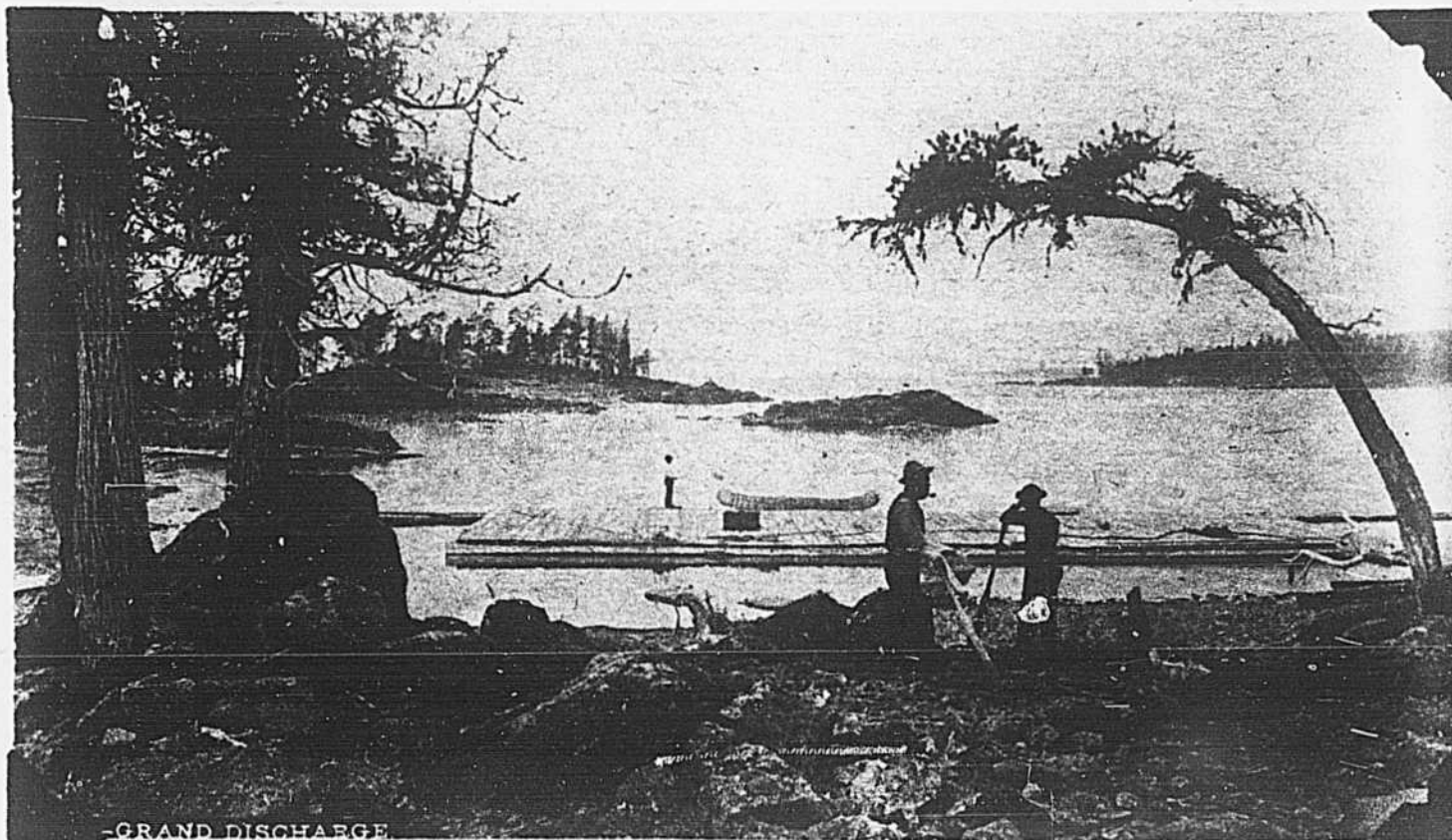
la presse



367. - ON THE BEACH (CACO)

LE VOYAGE A CACOUNA (ENTRE 1880 ET 1900),  
PAR JULES-ERNEST LIVERNOIS  
PAGE 2

Prises entre 1880 et 1900,  
ces photos de  
Jules-Ernest Livernois  
sont tirées  
du voyage au Lac-Saint-Jean  
et intitulées:  
Rivière-à-Pierre (ci-contre),  
Métabetchouan (à dr.),  
Grande-Décharge (ci-dessous)  
et, à droite,  
Saint-Félicien.  
En page couverture: Sur la  
plage (photo du bas)  
et St. Lawrence Hall, tirés  
du voyage à Cacouna.



JULES-ISAÏE BENOÎT DIT LIVERNOIS (1830-1865)  
JULES-ERNEST LIVERNOIS (1858-1933) **Cent ans de photographie de**  
JULES LIVERNOIS (1872-1952)



HUDSON BAY CO. POST (Metabetchouan River.)

**par Carl Mailhot**  
 Lorsque Jules-Isaïe Benoit, dit Livernois, naît en octobre 1830, la photographie n'existe pas encore. Toutefois, depuis plusieurs années, des chercheurs travaillent résolument à inventer un procédé capable de fixer de façon permanente l'image que l'on projette au fond d'une chambre noire — le principe de la chambre noire était connu dès le XIIe siècle. C'est en janvier 1839 que le Français Jacques-Mandé Daguerre y parvient, poursuivant les travaux de son compatriote Nicéphore Niepce, et les images photographiques qu'il fixe ainsi sur des plaques de cuivre argenté et poli prennent le nom de daguerréotypes.  
 Suite page 6



270.— WHEAT (St. Fe.)

Photos Archives nationales du Québec

**père en fils**

**ébleuissant!**

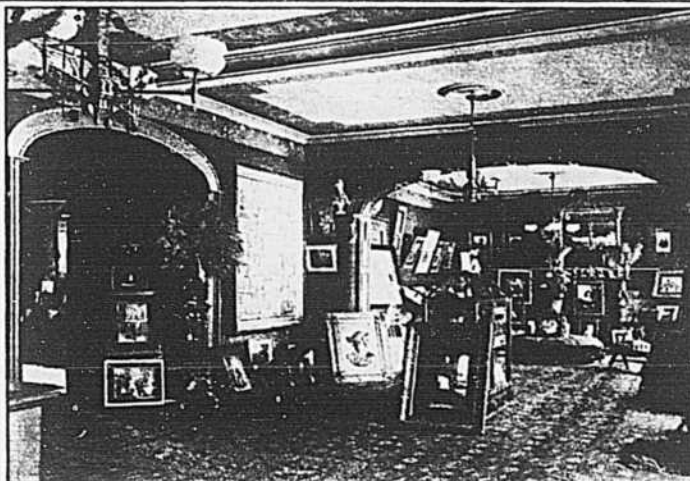
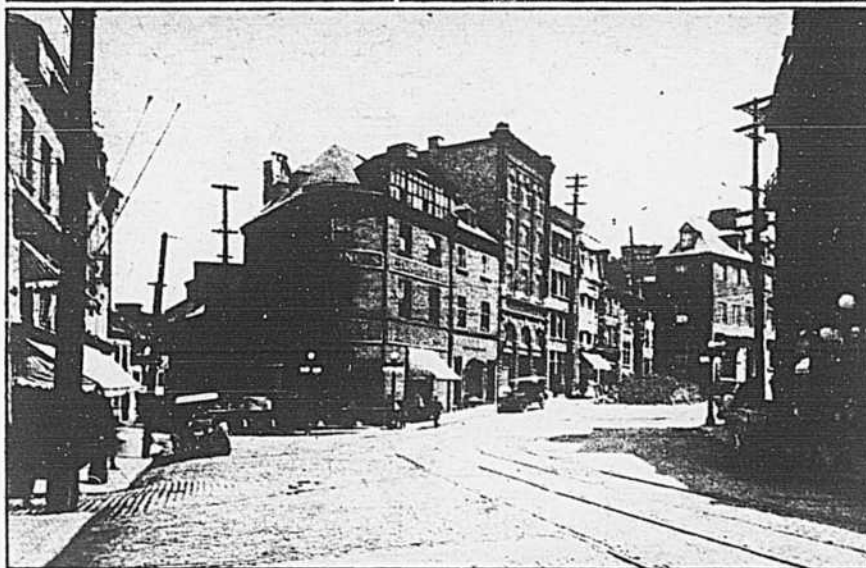
Belvedere. Un goût d'aujourd'hui.

  
**Belvedere**

KING SIZE

Avis: Santé et Bien-être social Canada considère que le danger pour la santé croît avec l'usage—éviter d'inhaler.  
Moy. par cigarette: Régulier: goudrons 15mg, nicotine 1.1mg. King: goudrons 17mg, nicotine 1.4mg.

Ci-dessous, Louise Hamel-Minh, conservatrice de la collection. Ci-contre, Maurice et Victor Livernois, arrière-petits-fils de Jules-Isaïe, devant le puits de lumière de l'ancien studio. Plus bas, l'établissement Livernois vers 1920. Dernière photo: vue du studio-galerie vers 1910.



La daguerréotypie ne semble pas avoir mis très longtemps à traverser les mers car, dès octobre 1840, la Gazette de Québec annonce l'arrivée de Messieurs Halsey et Saad, "artistes itinérants" — le terme photographe était encore inusité — qui pour la somme de cinq dollars, coût exorbitant à l'époque, proposent à la population rien de moins que l'immortalité ... en image du moins! "Prière, disait l'annonce, de se présenter entre 8 et 14 heures les jours de beau temps" et qui se terminait en assurant: "ce curieux appareil restitue une image dont la ressemblance avec le sujet est parfaite."

Malgré les quatre ou cinq minutes d'immobilité complète qu'exigeaient du client les séances de pose, Halsey et Saad firent des affaires d'or et retardèrent à plusieurs reprises leur départ.

A Longueuil, sur la terre paternelle, le jeune Benoît dit Livernois (de Nivernois, surnom donné aux habitants de Nevers en Barrois, lieu d'origine de cette lignée française) ignore encore que le destin liera durant trois générations le nom de Livernois à cette technique nouvelle que l'on commence à peine à appeler la photographie.

Cent ans de photographie — 103 pour être exact — de 1857 jusqu'à 1960, année où la maison Livernois de la ville de Québec a fermé son studio exclusivement à la vente de produits pharmaceutiques et de matériel photographique, voilà ce que révèlent les 105 000 documents de la collection Livernois des Archives nationales du Québec.

"Bien qu'ils soient très nombreux, ces documents représentent à peine le tiers de la production des Livernois", explique Louise Hamel-Minh, conservatrice de la collection. Cet estimé, elle le tient principalement de l'examen des numéros des négatifs qui, de toute évidence, doivent se suivre si le photographe espère les retrouver dans son fichier. "Ainsi, précise Louise Hamel, si je parviens à trouver assez de points de repère connus et à les associer à un numéro de négatif, je pourrai dater avec assez de précision tout le reste de la collection. Par exemple, l'écrivain Faucher de Saint-Maurice s'est fait photographe chez Livernois en 1875; or le négatif de cette photographie porte le numéro 50 275, je sais donc qu'avant cette date la maison avait déjà tiré plus de 50 000 photographies."

Mais comment donc Jules-Isaïe Benoît est-il venu à la photographie? On ne le sait pas trop, mais en fouillant les archives et les registres d'état civil, l'on peut suivre les principales étapes de sa courte vie. Un historien du siècle dernier, l'abbé Henri Casgrain, semble s'être pris d'amitié pour Livernois et a écrit en 1866 une courte biographie de son ami qui venait de mourir l'an-

née précédente. Sans ce récit, nous ne saurions aujourd'hui à peu près plus rien de ce pionnier de la photographie au Québec.

Le 30 décembre 1853, Jules-Isaïe débarque à San Francisco. Il a 23 ans et brasse des affaires depuis bientôt quatre ans. D'abord commis chez un commerçant de Québec, puis marchand général à Saint-Zéphirin et enfin boulanger très prospère à Richmond dans la région des Bois-Francs. Ce dernier commerce, qui alimente les milliers de travailleurs mobilisés pour la construction du chemin de fer, s'effondre aussi rapidement qu'il s'est édifié avec la fin des travaux. Pour réparer son honneur entaché d'une belle faillite, Jules-Isaïe choisit l'exil dans l'espoir de faire fortune et rembourser ses créanciers à son retour. Il embrasse sa femme et ses enfants et s'embarque à New York à bord d'un vapeur pour rallier la côte ouest en contournant les Amériques par le cap Horn. C'est au cours de cet exténuant voyage de deux mois, ou de celui du retour, qui lui fait franchir à pied et à dos de mule forêts tropicales et pics enneigés, qu'il contractera ce que l'abbé Casgrain appelle "le germe de la névralgie" (probablement la malaria) qui abrégera brutalement ses jours.

La ruée vers l'or de la Californie bat son plein et attire toutes sortes d'individus qui vont y tenter fortune. Quand Jules-Isaïe revient chez lui à l'automne de 1854, il n'est pas plus riche. Du moins, c'est ce que dit l'abbé Casgrain qui, même s'il reconnaît que le "futur photographe" a pu aiguïser son sens de l'image devant ces "paysages grandioses", n'en cherche pas moins à monter en épingle tous les incidents de parcours de notre héros: la blanchisserie qu'il a construite et qui l'a enrichi, mais qu'un escroc lui a ravie sous le nez, sa rencontre inopinée au fond d'un canyon avec un missionnaire de Montréal qu'il prend pour un brigand et manque d'abattre de justesse, et le massacre d'Indiens dont il est témoin. Ce récit, dans le plus pur style des romans d'aventures n'en est pas moins véridique. Ce n'est que moralement qu'il est orienté, comme l'avoue son auteur, "afin de convaincre quelques-uns de la folie qu'ils commettent en s'expatriant volontairement pour aller courir après une fortune qui les fuira presque toujours et qui, si elle leur sourit parfois, ne leur rendra jamais, sur une terre étrangère, la douceur et les charmes du ciel natal..."

L'apparition d'un nouveau procédé photographique marque à partir de 1854 le déclin du daguerréotype. Même si la préparation de la plaque doit encore se faire dans les minutes qui précèdent la prise de vue, cette nouvelle technique, — le collodion — tout en obéissant au prin-

## Cent ans de photographie de père en fils

cipe de la plaque "humide", est un net progrès qui simplifie et rend plus accessible la pratique du métier. Aux États-Unis seulement, le nombre de photographes passe de 938 à 3 154 entre 1850 et 1860. Jules-Isaïe, devenu simultanément, depuis son retour, libraire et papetier à une adresse et vendeur de machines à coudre à une autre, se tourne alors vers la photographie, comme son ami Prudent Vallée qui était à la fois marchand de bois et photographe. Toutefois, au contraire des six ou sept confrères qui ont alors pignon sur rue à Québec, Benoît dit Livernois donne à sa nouvelle carrière une tournure inattendue. Plutôt que de faire des portraits en studio — et fortune par la même occasion — il se met à la poursuite de tous les tableaux, portraits, gravures, peintures antiques qui peuvent offrir quelque intérêt. Il faut reconnaître son mérite d'avoir, en les popularisant, sauvé de l'oubli une foule d'objets précieux empoussiérés et exposés à périr. Qu'il suffise de mentionner la précieuse collection des anciennes vues de Québec prises après le siège de 1759, de vieux manuscrits et d'anciennes cartes géographiques d'une valeur inappréciable. Le zèle de notre habile photographe pour la conservation de ces reliques est d'autant plus digne d'éloge qu'en y travaillant il n'avait pas en vue la spéculation mais l'amour de l'art.

Il fait à l'occasion d'autres types de photo, peut-être quelques tournées en province comme le font croire quelques clichés faits à Percé, mais c'est par la qualité de ses reproductions qu'il acquiert sa réputation. Le faible échantillonnage de sa production qui subsiste aux Archives, environ 250 documents sur 11 à 12 000, laisse supposer qu'en groupant ses photos en albums il cherchait à rendre son travail accessible à prix populaire. Il effectue un voyage de perfectionnement en Europe en 1863 et meurt peu après son retour, prématurément, à l'âge de 35 ans. Casgrain termine ainsi son éloge posthume: "L'oubli complet qui a accompagné sa mort devait être réparé, et cette courte notice qui offre plus d'une leçon n'est qu'une oeuvre de justice." Jules-Isaïe Benoît dit Livernois n'aura pas été comme William Notman ici ou Mathew Brady aux États-Unis un témoin de son époque, mais un artisan perspicace qui a pressenti l'envergure de la photographie de reproduction. En ce sens, ses albums offrent une matière très riche et encore inexploitée.

Lorsque Jules-Isaïe meurt en 1865, deux enfants lui survivent, Jules-Ernest qui a 9 ans et sa soeur aînée qui se marie vers 1869 à un photographe nommé Bienvenue. Il en résulte une association et la maison prend la raison sociale de

Livernois et Bienvenue; ceci n'empêche pas la veuve Livernois, qui avait sans doute mis la main à la pâte auparavant, de faire elle-même de la photo. Toutefois, l'association ne dure pas et, au moment de sa dissolution en 1875, Jules-Ernest a 15 ans et est prêt à prendre la relève.

En 1879, on photographie couramment en plein soleil au vingt-cinquième de seconde. La photographie s'est à tel point perfectionnée qu'on entrevoit le jour où elle sera accessible à tous. La gélatine remplace le collodion comme couche sensible, augmentant la rapidité

en 1888, le négatif souple de celluloid pour permettre d'une part la répétition des prises de vues sur le même appareil et, d'autre part, en finir avec la fragilité des plaques de verre.

La Compagnie de chemin de fer du Lac-Saint-Jean qui termine la construction du tronçon Québec-Roberval en 1888 prévoit déjà l'impact que peut avoir une série de photos dans une campagne de publicité. Jules-Ernest se lance dans la publicité photographique: mettre en valeur les ressources de la région et la qualité de vie de ses habitants, afin

qu'il peuple de figurants endimanchés, de scènes champêtres où paysans, chevaux et tout l'attirail de la ferme se figent dans l'abondance de la récolte. Jules-Ernest n'est pas un photographe de l'instantané. L'encombrement des appareils le permet assez difficilement. Mais les mises en scène qu'il multiplie atteignent souvent, à travers toute une imagerie bucolique, un niveau d'expression d'une rare pureté. D'autres reportages ou photos publicitaires lui sont commandés par la suite et le conduisent aux quatre coins de la province.


Entre-temps, il a emménagé dans un nouvel édifice (l'actuelle figure de proue qui éperonne la rue Saint-Jean, angle de la Fabrique et Couillard) qui devient rapidement l'endroit par excellence où tous les visiteurs de marque vont se prêter volontiers au talent du maître qui détient aussi le titre officiel de photographe parlementaire. Il signe quelques ouvrages de moindre envergure comme l'inventaire des lieux du Couvent des Ursulines, du Petit Séminaire et de la Basilique, qui nous permettent de retracer l'évolution de ces institutions historiques du XIXe siècle à nos jours.

Les deux fils qu'il a de son second mariage ont maintenant l'âge de participer aux affaires de la maison. Chez Jules (tout court) c'est la tradition qui l'emporte et il est aussitôt initié à la photographie. Quant à Paul, il fait des études de médecine et poursuit en 1907 le virage lent mais accentué que prend l'orientation de la maison Livernois depuis qu'elle s'est attaché, à partir de 1893, les services d'un pharmacien. Le fait qu'encore aujourd'hui on aille porter ses photos à développer à la pharmacie du coin illustre cette affinité entre pharmacie et photographie, ne serait-ce que par le biais des produits chimiques. Mais l'atelier-photo fonctionne à plein et n'est pas près d'être déclassé; 25 personnes y travaillent, alors qu'aux produits chimiques et brevetés on n'en compte que 4. Ce n'est que graduellement, à partir de 1910, que l'aspect pharmaceutique, par l'addition de produits cosmétiques, par un réaménagement par ici, une transformation par là, empiète sur la vocation première. En 1933, quand Jules-Ernest s'éteint après 65 ans de métier, la tendance est irréversible: Paul fait plus d'ordonnances que Jules de photographies, qui d'ailleurs se limite au portrait en studio.

Les 100 000 portraits qu'il a tirés tout au long de sa carrière ont une valeur relative au statut de ville parlementaire qu'est Québec. Louise Hamel-Minh explique comment le Studio Livernois était jusqu'à 1960 l'endroit où se faisaient photographier les hommes politiques, d'où l'intérêt que porte le Musée des Archives à cette troisième partie de la collection.

## 4 nouvelles recettes et un bon d'épargne dans les boîtes portant l'inscription spéciale.

Les boîtes de préparation pour dîner au riz à l'orientale et pour dîner au boeuf et aux houilles Hamburger Fixin's ne contiennent pas que de bons repas. French's y a ajouté un feuillet de 4 nouvelles recettes pour toutes sortes de délicieux repas faits avec des ingrédients de tous les jours... ainsi qu'un bon d'épargne de 10c pour votre prochain achat de Hamburger Fixin's. French's vous aide à créer des mets savoureux!

Vous pouvez conjuguer cuisine et saveur avec 

### Poivrons Farcis

6 gros poivrons verts	l'orientale de Fixin's
1 lb de boeuf haché	1 boîte (19 oz) de tomates entières
½ tasse d'oignons hachés	2 tasses d'eau
1 boîte de préparation pour dîner au riz à	1 c. à table de sauce Worcestershire

Six portions. Evider complètement les poivrons. Couvrir d'eau bouillante, saler et laisser mijoter 5 minutes; égoutter. Faire revenir le boeuf et les oignons dans une poêle à frire de 10". Incorporer le mélange à sauce et remuer. Verser tomates, eau, riz et sauce Worcestershire. Bien mélanger. Porter à ébullition, réduire la chaleur et laisser mijoter 15 minutes en remuant souvent. Farcir les poivrons de riz à l'orientale et garnir d'amandes. Placer dans un plat à four beurré et cuire 30 minutes à 350°F.



de l'émulsion, et la "plaque sèche présensibilisée", largement en circulation élimine la désuète obligation de préparer soi-même les "plaques humides". Il restera à George Eastman à créer,

d'inciter une plus large population à venir s'y établir et augmenter ainsi la rentabilité de l'opération ferroviaire. Jules-Ernest ratisse la région à l'affût de décors naturels, rivières, lacs, chutes

Populairement, l'immigration est impopulaire. Je n'ai même pas à ajouter "étrangement" à cette sorte de postulat que je mets en exergue d'une épopée moderne. Car c'est d'une épopée qu'il s'agit: celle des Frindt: Peter et Rudolph. Et aussi la "vieille" Herta Frindt, leur tante. Remarquez, au passage, que j'ai mis le mot vieille entre guillemets. Un peu plus loin, vous comprendrez pourquoi.

L'histoire est dure. Toute histoire moderne qui a pour cœur quelques immigrants est dure. Elle est dure parce qu'elle est, en même temps, humaine, pleine de rebondissements et d'images simples, très simples, parfois dénudées de toutes fioritures propres au romanesque. Car il n'y a rien de romanesque dans la vie de quelques êtres voguant vers l'inconnu à bord de quelque innommable cargo et qui, après un cheminement éternel, arrivent quelque part, comme le Caïn de la Bible après qu'il se fut enfui de devant Jéhovah...

Le village de Val-Senneville, en Abitibi — toutes les cartes ne le signalent pas obligatoirement — a ouvert ses portes, ou plutôt ses forêts, voilà à peu près 40 ans. Il y avait de la bonne terre et, surtout, une bonne crise économique bien mûre, bien juteuse, qui n'offrait pas tellement de choix.

Aujourd'hui, ce n'est plus un secret pour personne: on n'a pas implanté des colons en Abitibi. On a balancé des hommes, des femmes, des enfants là-haut, et on leur a dit, en termes administratifs, bien entendu: "Démerdez-vous et achalez-nous pas, bande de caves!"

C'est ainsi que commença l'aventure coloniale abitibienne, dans ses petites paroisses, ses rangs droits et poussiéreux, cette aventure que le chroniqueur moderne préfère commencer par: "Il était une fois..." et laisser au compte de la thaumaturgie les âpres qualités desquelles naquirent le miracle abitibien. Ça coûte moins cher à l'âme et, surtout, ça implique moins. Surtout au prix qu'avaient jadis les larmes de ces damnés de la terre qui creusèrent aussi souvent leur tombe qu'ils commirent de sillons nourriciers.

Comme dans une deuxième vague d'assaut à contre-temps, les Frindt eurent Val-Senneville pour but ultime et, de là, commença une autre aventure qui se soldera par un succès humain de grande qualité: le travail déjà accompli par eux est garant de leur avenir.

Ils ont commencé leur aventure abitibienne en 1962. A cette époque, voilà beau temps que la plupart des authentiques pionniers du village étaient morts ou désespérés. Pour les autres, les grands élans du bien-être social organisé, orchestré, avaient fait leur œuvre, les jeunes — fils de ces pionniers d'hier — préférant, de loin, la station assise sur un fessier délicat que de ces cloques nouvelles dues aux manches des pioches.

Venant de Val-d'Or, on emprunte la route de Barraute, on dépasse le village de Val-Senneville dont quelques maisons se tassent autour de son église et de la statue de saint Isidore, patron de cette petite paroisse que le curé Georges Béland, une montagne d'homme — premier curé de cette paroisse dont il fut le fondateur —, intronisa il y a un peu plus de vingt-cinq ans.



## Une réussite sur fond de désespoir Le défi abitibien des Frindt

## Val-Senneville, rang 5

Là, il y a un noeud de rangs qu'on appelle pompeusement "rues" ici, ce qui constitue un "carrefour".

On dépasse aussi le cimetière. Il s'accroche à l'épaule d'une dune que retient en place une forêt pelée d'une sylviculture déjà subarctique: épinettes noires, bouleaux anémiques et des bleuets, ah! pour ça oui! On a mis les morts là, sur cette hauteur sise à un bon deux milles du village: peut-être pour qu'ils puissent contempler, de là, tous les abatis et les défriches; et le cimetière, si loin du centre du village, comme si ces pionniers d'antan avaient, dans un mystérieux complexe de grandeur, dit: "Vaut mieux mettre le cimetière assez loin pour pas qu'on l'ait dans les pattes, mais que la ville qu'on va bâtir grandisse jusque-là!" Car, au début, tous les espoirs, en Abitibi, étaient encore permis à ces braves colons qui, au fond, n'avaient pas grand-chose à perdre: parce qu'ils avaient eu, pour tout bagage, un violon ou, en tout cas, beaucoup plus d'espoir au coeur que d'argent dans leur escarcelle.

La statue de plâtre doré de saint Isidore n'a pas à lever si loin les yeux pour regarder les ouailles en face.

Après le cimetière, il y a le dépotoir. C'est là qu'on tourne. Et on file dans le rang, laissant derrière l'auto un lourd nuage de poussière.

"Les Frindt, c'est la première maison à gauche dans le rang 6!", m'avait-on dit.

Je gare mon auto, je frappe à la porte qui est déjà ouverte. J'entends de la musique. Ça ressemble à de l'accordéon et il est deux heures de l'après-midi. "C'est bien des Allemands, me dis-je: musiciens jusqu'au coeur!"

Comme on ne me répond pas plus et que la musique persiste avec quelques fausses notes ici et là, je prends la liberté d'entrer et je surprends, dans le salon d'une propreté méticuleuse, une femme qui joue avec des petites mains fanées sur un orgue minuscule, tel qu'on en trouve dans les magasins à bon marché. Elle se lève et me sourit. Elle doit avoir soixante-cinq ans et a de beaux cheveux blancs-blonds. Elle n'est pas grande: elle m'arrive à peu près à la poitrine. Elle a un beau foulard noué autour du cou, une chemise à col de dentelle et poignets bouffants et un pantalon. Elle porte ses lunettes d'écaille sur le bout de son nez.

Je lui raconte l'objet de ma visite et elle trouve ça au poil! Elle m'entraîne au dehors par le bras et appelle un type juché sur un tracteur, dans un champ situé de l'autre bord de la route. Puis, avisant son troupeau d'une quarantaine d'oies — comme on en voit rarement au Québec —, elle crie d'une voix cassée et chantante: "Lucy! Lucy! Couac! Couac! Couac! Les oies virent de bord, prennent le vent d'arrière et, grand-largue, tirent un bord vers nous, très volubiles; je comprends comment le Capitole a pu, jadis, être sauvé par des oies. Herta Frindt me présente Lucy. C'est une belle oie grise qui a deux moignons à la place des ailes, ce qui lui donne davantage une allure de pingouin. C'est une malformation de naissance, à cause

de quoi elle se fait chouchouter tant qu'elle le peut par la bonne Herta... Sacrés oiseaux! Conrad Lorenz, Prix Nobel allemand, avait raison!

## Rudolph Frindt

Le type arrive. Il a un ample pantalon de travail retenu à la taille par une ficelle. Il a la peau brûlée par le soleil et le bon vent abitibien et il m'impressionne par son visage ouvert d'ouvrier, de bon type au coeur large comme le monde. Avec son accent allemand qui a quelques difficultés à donner au double-vé sa douceur, il se présente et m'accueille: "Velkomm, mein herr!"

Dans la cuisine, on parle, assis tout trois autour de la table. Ils sont bons et chaleureux. Depuis 17 ans qu'ils sont au Canada, ils en ont arraché, comme on dit... et dans tous les sens du terme.

Maintenant, la ferme commence à marcher. Il a fallu défricher, pouce par pouce, 658 acres. Il en reste 400 à défricher, pour le moment, car les Frindt ont l'intention d'acheter 2 000 acres de plus. C'est Peter et Rudolph Frindt qui ont fait, de cette brousse inextricable, une terre prodigieuse qui, pour le moment, nourrit un cheptel de 52 têtes de races Holstein, Suisse brun de boucherie, Hereford. Peter Frindt me présente même avec une fierté à peine dissimulée une bête magnifique de couleur brune-amarante dont la stature et la belle définition dénote sans s'y méprendre sa pureté de race: "C'est la première Jersey née en Abitibi!", s'écrie-t-il avec orgueil. Toutes les bêtes des Frindt sont destinées à la boucherie et les terres actuellement propres à cet élevage produisent plus de 200 tonnes de foin, assez pour passer l'hiver.

Mais que l'on ne pense pas que Herta Frindt n'a rien fait, dans cette oeuvre de défrichage. Elle en a autant fait que les hommes!

Ils ne tarissent pas, ni de bonne humeur, ni de projets. Ils ont des yeux qui brillent lorsqu'ils parlent de l'avenir. Cela ne les empêche pas d'être sages, même s'ils sont ambitieux. Ils veulent mettre sur pied une exploitation rentable qui aura de quoi faire l'orgueil du village et de la région. Rudolph, Peter et Herta ne parlent-ils pas d'une exploitation bovine de 500 têtes? Avec, c'est entendu, suffisamment de terre en conséquence pour élever ce cheptel, compte tenu qu'il faut prévoir environ six acres par tête et les installations en conséquence: étables, silos, granges.

"D'ici un an, disent-ils, nous seront 25 au total. D'autres doivent venir d'Allemagne. L'un d'entre eux étudie en médecine vétérinaire. Nous construisons une autre maison..." Ainsi d'autres Frindt vont venir se joindre à cette valeureuse tête de pont et augmenter le potentiel actuel en main-d'oeuvre et en financement. Car, dans l'élevage — ou l'agriculture —, le problème fondamental qui contrarie l'expansion, c'est le manque absolu de main-d'oeuvre, qualifiée ou non. Le ministère de la Main-d'oeuvre et de l'Immigration avait même proposé aux Frindt de mettre à leur disposition des ouvriers agricoles dont le salaire aurait partiellement été payé par le projet fédéral "Formation en cours d'emploi".

C'est resté un rêve car aucun ouvrier agricole n'a postulé de tels emplois. Or, en Abitibi comme ailleurs, c'est ce facteur qui est actuellement le plus nuisible. Incidemment, le même phénomène affecte l'industrie forestière qui a, pour le moment, trouvé une solution de rechange en "important" de la main-d'oeuvre portugaise ou basque qui, de l'avis même des industriels concernés, est d'excellente qualité.

## Le défi de grandir

Il faut comprendre que, dans le cas des Frindt — comme dans celui de nombreux immigrants de diverses ethnies —, les motivations à la réussite sont profondes. Elles sont d'autant plus profondes que, pour beaucoup d'immigrants originaires de pays qui ont été dévastés par des guerres horribles, ils ont acquis une endurance morale qui est presque à toute épreuve. Et, parmi ces motivations, il y en a une qui est profonde: être des immigrants, n'avoir rien à perdre, et être animés d'un courage à toute épreuve qui procède du "complexe de minorité", comme si les peuples qui ont historiquement souffert avaient un seuil de tolérance plus élevé et de meilleures aptitudes aux privations, à l'abnégation.

Ils ont travaillé à Montréal pendant cinq ans. Comme cordonnier, boulanger. C'est le hasard qui les a mis en présence de l'Abitibi et de la colonisation.

Après de multiples tractations, ils ont obtenu un lot pour... \$27! Un "maudit" cadeau qui se fit plus lourdement payer en peines et en privations.

Lorsqu'ils arrivèrent à Val-Senneville, ils habitèrent et dormirent plusieurs mois à l'église, dans une petite baraque que le curé mit à leur disposition. "L'hiver, me dit Peter, on sentait le froid passer entre les planches". Et, simultanément au défrichage de ces terres, ils travaillaient à Val-d'Or, à la mine Sigma. Ils y ont travaillé longtemps, jusqu'à ce qu'ils puissent réellement se passer de ce revenu d'appoint plus que nécessaire. Ils ont creusé un puits et bâti leur maison de toutes pièces et jamais le gouvernement fédéral ne les a aidés par aucune subvention ou subside. Peut-être aussi que les Frindt, par ignorance ou par timidité dues au fait d'être des étrangers, n'osèrent y prétendre.

Dans le même rang, des gens vivent à l'extrême limite de l'indigence la plus totale. Les terres abitibiennes se dépeuplent chaque année et les gens disent: "Y'a rien à faire en Abitibi dans l'agriculture ni dans l'élevage!" C'est drôle, il y en a qui réussissent très bien, soit dans la culture maraîchère, céréalière, dans l'élevage ovin ou bovin, tandis que d'autres meurent la gueule ouverte avec, en main, un chèque d'assistance sociale comme s'ils tenaient là le juste retour de leur ingratitude. Il est vrai que le travail demande beaucoup de courage, de nos jours où rien n'est moins simple qu'auparavant. Les Frindt réussirent comme ont réussi, à Val-Senneville, de belles familles hollandaises et quelques belles familles d'agriculteurs québécois. Ce n'est pas une question de chance, car la terre et le temps sont les mêmes pour tous ces voisins.

Grande photo: la bonne Herta avec son oie Lucy, qui a deux moignons à la place des ailes. Ci-contre, dans son camion, Rudolph Frindt.



## Par derrière chez nous

TEXTE ET PHOTOS  
GERMAINE BEAULIEU

Toute grande ville possède son réseau de ruelles qui apparaissent trop souvent comme elliptiques dans la topographie des lieux urbains. Elles sont tout à fait anonymes, sauf quelques exceptions dont l'histoire ou un autre motif leur a valu une appellation. Dans le

Vieux-Montréal, par exemple, il existe une ruelle nommée "ruelle des Fortifications" parce qu'elle est construite sur les fondations des remparts de la ville. Selon les informations recueillies au Service de la voie publique, une quarantaine de ruelles ont présentement un nom à Montréal.

Ces voies cachées — et par-

fois oubliées — recèlent toute une richesse sur le plan de l'image et du vécu qui est sans doute beaucoup plus réelle et vraie que ce qu'on peut retrouver dans les artères principales. Quand on passe par ces rues étroites, on a presque l'impression de traverser l'une des pièces de la maison tant le décor, les bruits et les odeurs

nous pénètrent; c'est à ce moment qu'on peut sentir toute l'intimité de la vie qui se déroule dans ces lieux clos. Ainsi peut-on s'étonner de voir cette noble dame enlever son tablier et peigner ses cheveux pour s'asseoir sur le balcon "d'en avant" et la voir, bigoudis aux cheveux, étendre ses caleçons sur la corde à linge

dans sa ruelle.

L'acoustique dans les ruelles est très différent de celui des rues principales. Étant donné le peu d'espace entre les maisons, celles-ci renvoient le son avec des particularités qui nous rendent beaucoup plus près de la réalité. Le grincement des poulies de la corde à linge, le cri

Suite page 12

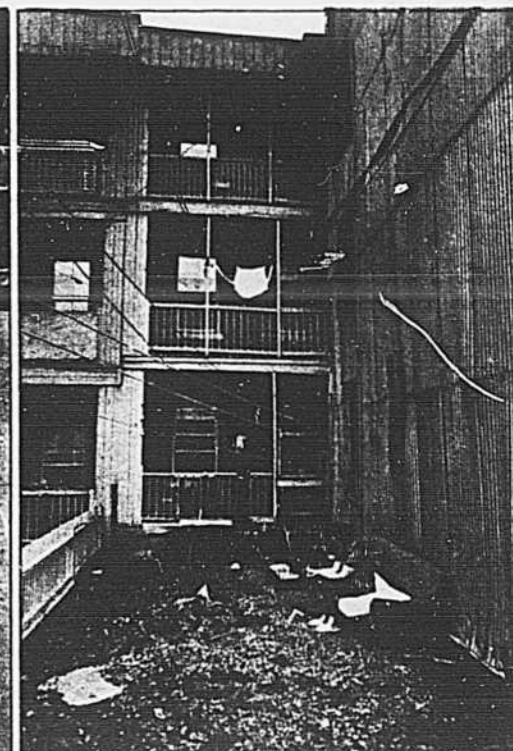
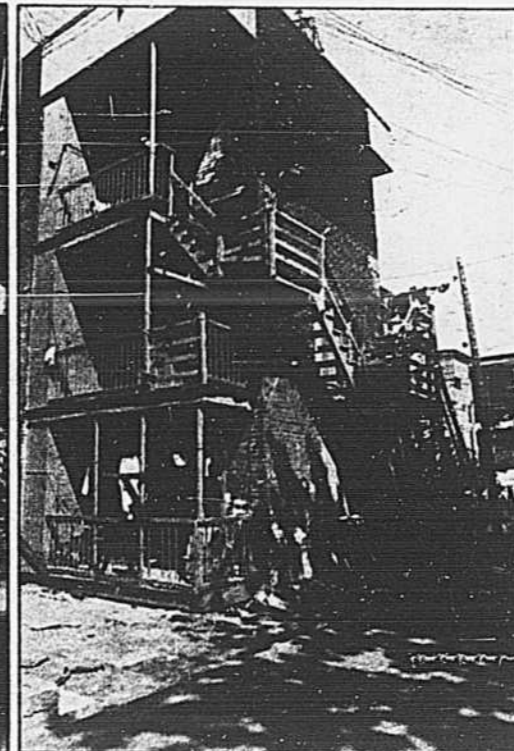


**une douceur  
qui se goûte...**



Avis: Santé et Bien-être social Canada considère que le danger pour la santé croît avec l'usage—éviter d'inhaler.  
Format régulier: "goudron" 9 mg, nicotine 0.5 mg. King Size: "goudron" 13 mg, nicotine 0.8 mg.

# Par derrière chez nous



des enfants et le tintement de la vaisselle sont, parmi tant d'autres, des sonorités que la ruelle relance dans tout leur éclat.

Les odeurs qui se rejoignent d'une maison à l'autre ont de quoi réveiller l'appétit du gourmet le plus patient. Quelquefois, c'est une odeur très épicée rappelant l'arôme d'un plat exotique; d'autres fois, il est facile de deviner ce qui bouillonne dans les casseroles grâce au fumet qui révèle une nourriture bien de chez nous.

Cette gamme d'odeurs est fort agréable, mais je ne saurais

provenant soit des déchets laissés en bordure de certaines ruelles ou encore de l'urine de quelque individu trop assoiffé de la veille. Mais il ne faudrait pas se laisser arrêter par des détails aussi malveillants, qui se voient très vite camouflés par tant de bonnes choses.

Que dire maintenant de tous ces stimuli qui captent l'oeil du passant le plus distrait! Selon les quartiers de la ville, les ruelles sont différentes et n'offrent pas toujours la même richesse de décor. Certaines sont dénudées et le temps semble avoir effacé la peinture qui recouvrait les surfaces boisées de-

venues pourriture dans plusieurs cas. Par contre, d'autres sont si bien décorées qu'on en arrive à se demander si nous sommes bien dans la ruelle, et non dans la rue! En effet, dans certaines ruelles de Rosemont, par exemple, on peut retrouver un parterre avec jardin et fleurs donnant à l'ensemble une apparence supérieure à plusieurs rues importantes de certains quartiers. En d'autres termes, on peut dire que les restes de certains pourraient bien agrémenter la vie et le regard des autres, ne serait-ce qu'un pied de verdure et quelques fleurs

entre la marche et le trottoir. Parmi les activités les plus répandues que l'on retrouve dans les ruelles, le jeu des enfants se situe au premier rang. Des figures géométriques illustrent un peu partout le jeu de la marelle et les petites filles s'en donnent à coeur joie à travers ces lignes peu souvent symétriques. Tantôt on assiste à une poursuite de Batman par tout un contingent de forçats qui ne semblent vraiment plus au même diapason d'existence que nous tant la situation les imbibes d'une autre réalité.

Le lavage est probablement la seconde activité en impor-

tance que l'on retrouve dans toutes les ruelles, même s'il ne se présente pas toujours de la même façon. Dans certains quartiers, la corde à linge ne va guère plus loin que les deux poteaux du balcon, et les vêtements qui y sont accrochés ont dû passer plusieurs fois dans le tourbillon de la machine à laver. A d'autres endroits, la corde à linge passe au-dessus des ruelles et l'éclat des vêtements se confond avec le reste du décor où on peut percevoir une évidence de confort.

Si les femmes et les enfants profitent si habilement de ces espaces, les hommes y trouvent

aussi leur profit. Ces derniers s'attardent surtout à l'entretien de la cour ou du jardin (si l'espace le permet), à quelques travaux mécaniques dans leur voiture ou encore au bricolage et à la réparation de meubles.

## Avez-vous votre ruelle?

D'un point de vue un peu plus technique, maintenant, il faut noter que la ville de Montréal possède présente-

ment 260 milles de ruelles publiques qui sont bétonnées ou asphaltées et 30 milles non recouvertes qui sont publiques et privées. En général les ruelles qui n'appartiennent pas à la Ville sont la propriété de propriétaires riverains ou d'un seul individu si celui-ci possède l'ensemble des immeubles concernés. La largeur de ces voies a été modifiée depuis quelques années. Auparavant, les ruelles étaient larges de dix à quinze pieds et maintenant elles le sont de vingt pieds. Cette transformation s'est faite en vue de permettre aux automobiles de circuler plus

librement.

Lors d'une rencontre avec MM. Senneville et Pazusis, du Service de la voie publique, je leur ai demandé la raison d'être des ruelles. Selon eux, dès qu'il y a construction de maisons contiguës, un espace est prévu pour l'emplacement d'une petite rue permettant l'accès à l'arrière des maisons. Cependant, dans certains cas, il y a un espace de prévu et cadastré pour l'emplacement d'une ruelle mais celle-ci n'est pas nécessairement construite. Puis il y en a qui sont à peine carrossables. Dans ce cas, les propriétaires désireux d'avoir

un passage recouvert d'asphalte en font la demande à la Ville et, si la requête regroupe un pourcentage suffisamment élevé de personnes, la municipalité consentira à l'aménagement d'une ruelle. Il arrive aussi que la Ville prenne l'initiative de recouvrir ou d'aménager une ruelle sans que les riverains en aient fait la demande. Elle leur enverra par la suite une facture qu'ils pourront payer d'un seul versement ou sous forme de taxe perçue selon une échéance plus ou moins brève.

En ce qui concerne l'entretien de ces voies, il se li-

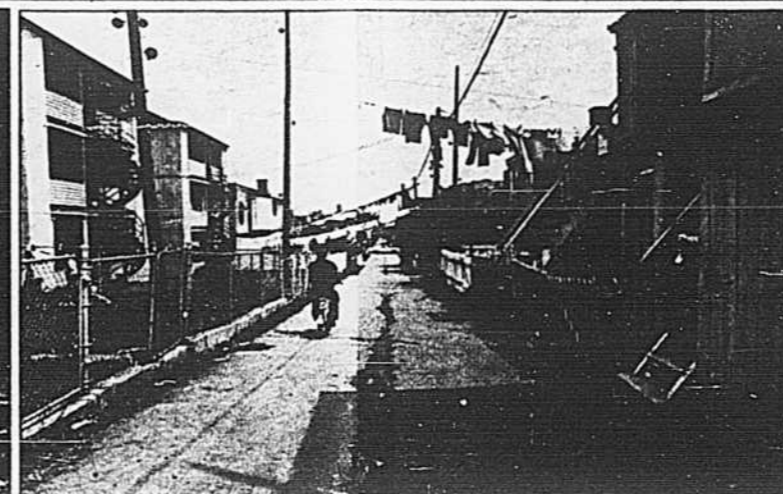
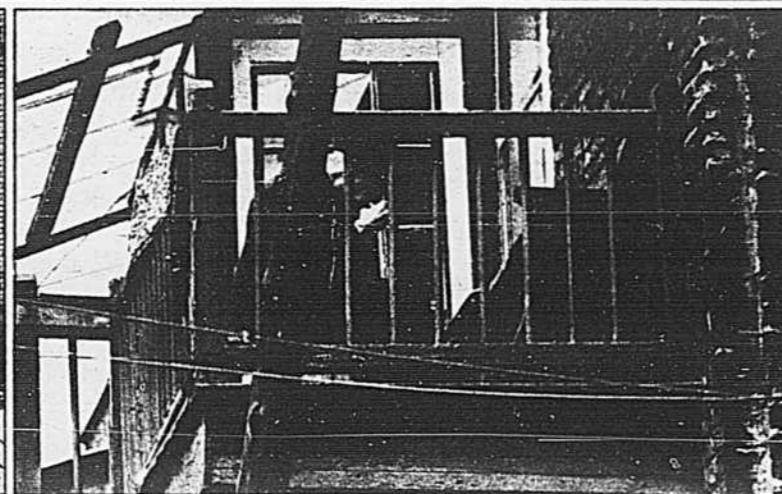
mite au renouvellement plus ou moins périodique du recouvrement et au balayage. Ce dernier s'effectue à une fréquence plus ou moins élevée dépendant des endroits. Par exemple, lorsque les ordures ménagères sont ramassées dans les ruelles, on remarque un balayage beaucoup plus fréquent.

L'hiver, aucun déneigement n'est effectué sauf dans certains cas où la façade de la maison ou du logis donne sur la ruelle, donc le numéro civique aussi. On ramassera alors la neige jusqu'à cette adresse. M. Senneville précise qu'avec le

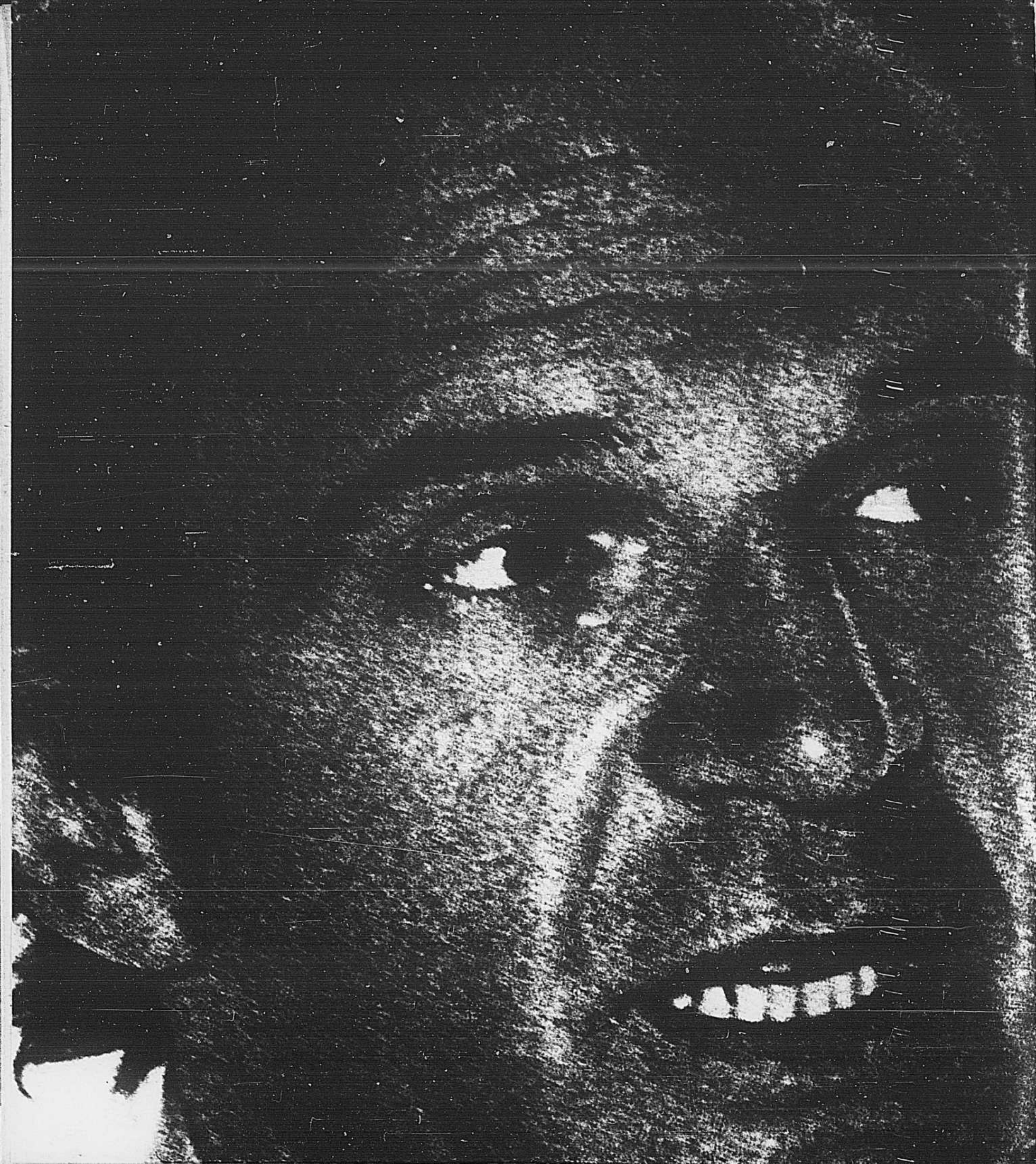
consentement d'une certaine proportion des propriétaires riverains et moyennant une somme d'argent, la Ville acceptera d'effectuer le déneigement.

On voit donc que ces endroits, qui semblent au départ très secrets, sont assujettis à une réglementation précise; ils sont aussi tributaires d'une évolution sociale et économique si on se réfère simplement à la seule largeur des ruelles.

Il faut maintenant vous laisser la chance de pénétrer ces univers et d'y voir avec une perception toute différente les détails qu'il plaira à votre sensibilité de retenir. ●



Au hasard de la flânerie, les ruelles révèlent leurs traits particuliers: odeurs, bruits, formes. Il en est d'anonymes, de désertes; il en est de propices aux jeux des enfants; d'autres qui cachent des coins tranquilles de soleil ou de jardin.



Il en voit, il en fait  
il en parle, il en mange!  
**François Truffaut**  
un vrai dingue  
du cinéma

par Guy Monréal

François Truffaut, c'est d'abord une oeuvre écrite à la première personne, une oeuvre tendre, intimiste, typiquement française mais sans doute, aussi, une oeuvre universelle puisqu'en une quinzaine de films elle en a fait le metteur en scène français en exercice le plus célèbre à l'étranger, et en particulier en Amérique où il se rend souvent. Cette oeuvre, on la connaît: elle commence avec le coup d'éclat des *Quatre Cents coups*, palme d'or au festival de Cannes 1959, et elle se poursuit avec des films comme *Jules et Jim*, *Fahrenheit 451*, *Baisers volés*, *L'Enfant sauvage*, la *Sirène du Mississippi* et la *Nuit américaine*.

François Truffaut, au physique, c'est un vieil adolescent de 42 ans, un brouillon d'adulte, pourrait-on dire, tant sa silhouette, son visage, ses gestes paraissent encore englués d'enfance. Un vieil adolescent à l'intelligence palpable, aux petits yeux noirs toujours en mouvement, à l'extrême amabilité, avec qui parler cinéma est un réel plaisir car, ancien critique, il connaît son sujet sur le bout des doigts.

François Truffaut, dans l'actualité, c'est un metteur en scène inquiet qui vient de terminer le montage de son nouveau film, *Adèle H* — la fille méconnue de Victor Hugo —, avec Isabelle Adjani, qui en prépare déjà un autre: *L'Argent de poche*, avec quarante petits garçons inconnus, et qui sort un livre, en passe de devenir un succès: *les Films de ma vie*, compilation de textes anciens du critique François Truffaut et des hommages nouveaux du metteur en scène François Truffaut aux génies du cinéma qu'il admire, de Orson Welles à Alfred Hitchcock en passant par Renoir, Rossellini, Cocteau ou Sacha Guitry.

C'est dans un immense appartement ensoleillé de l'avenue Pierre-Ier-de-Serbie, à Paris, que nous avons été soumettre à la question ce dingue du cinéma devenu lui-même un grand metteur en scène. C'est une magnifique matinée et, par la fenêtre, on peut apercevoir un décor que ne désavouerait pas un mauvais film américain censé se dérouler à Paris et tourné en studios à Hollywood: une tour Eiffel de carte postale dominant un moutonnement de carton-pâte de toits. D'emblée, je lui demande:

— François Truffaut, on connaît vos films et votre conception de la mise en scène grâce aux livres qui lui ont été consacrés, mais on ne connaît presque rien de l'homme François Truffaut et de sa vie privée.

— C'est qu'effectivement, dit-il, elle est très privée. En fait, si on n'en parle pas, c'est parce qu'il n'y a rien à dire. J'ai été marié, je suis divorcé; je vis seul dans cet appartement. De mon mariage, j'ai deux filles, Laura et Eva, 14 et 16 ans — non, non, dit-il en riant, il ne s'agit pas d'un hommage à deux films célèbres de l'histoire du cinéma —, que je vois presque tous les jours et qui viennent passer leurs week-ends avec moi ici. Je ne crois pas être un bon père traditionnel, mais j'ai d'excellents contacts

avec elles. Elles ont une mère formidable, qui s'occupe de tout le côté formel de leur éducation: horaires, études, etc., si bien que moi je suis du côté du jeu, du côté des vacances. Avec des garçons j'aurais peut-être eu des contacts plus profonds. Avec des filles, les rapports sont plus blagueurs. Voilà, il n'y a rien d'autre à dire. Je travaille beaucoup puisque je tourne beaucoup. Mes seuls loisirs, je les consacre au cinéma en écrivant ou bien en allant voir des films pour rattraper mon retard. Vous le constatez: la meilleure façon de connaître François Truffaut, c'est encore de parler cinéma.

— Parlons cinéma alors. Je suis toujours étonné, quand je lis des interviews d'actrices soit françaises, soit étrangères, de constater qu'à la question: "Avec qui aimeriez-vous tourner?", elles répondent toutes, absolument toutes: François Truffaut. Comment expliquez-vous cela?

— Vous croyez? dit-il en souriant. On peut trouver des raisons. On ne tourne plus aujourd'hui que des films d'hommes en action où la femme joue un rôle accessoire, presque décoratif. Or, dans mes films, les personnages sont toujours plus importants que les situations, donc plus fascinants pour une actrice. De plus, tous mes héros sont des êtres faibles, marginaux, fragiles. En comparaison, les personnages de femmes paraissent plus importants. Le cinéma est d'ailleurs pour moi un art de la femme, c'est-à-dire de l'actrice. Le travail d'un metteur en scène consiste à faire faire de jolies choses à de jolies femmes et, pour moi, les grands moments du cinéma sont la coïncidence entre les dons du metteur en scène et ceux d'une comédienne dirigée par lui: Griffith et Lilian Gish, Sternberg et Marlène, Fritz Lang et Joan Bennett, Renoir et Simone Simon, Hitchcock et Joan Fontaine, Ophüls et Danielle Darrieux, Fellini et Giulietta Massina, Vadim et Brigitte Bardot, Preminger et Jean Seberg. Je n'ai pas créé UNE femme, mais peut-être pense-t-on que j'ai bien servi, dans mes films, Catherine Deneuve ou Jeanne Moreau, Julie Christie ou Marie Dubois, Delphine Seyrig ou Jackie Bisset.

— Aujourd'hui, c'est le tour d'Isabelle Adjani, la révélation de l'année.

— Je n'ai pas écrit le rôle pour elle puisque je pense à Adèle H. depuis 1969 et Isabelle Adjani avait alors 12 ans. Mais comme pour mes autres films, c'est une idée que je laissais venir lentement à maturation. J'avais découvert l'histoire de cette fille complètement inconnue de Victor Hugo, l'homme le plus célèbre de son temps, et elle m'avait semblé être un bon sujet de film: cette Adèle H. a suivi pendant quarante ans de garnison en garnison un officier qu'elle ne pouvait jamais avoir. Il s'agit donc d'une réflexion sur l'amour malheureux. Quand le sujet a été au point, tout le monde en France ne parlait que d'Isabelle Adjani, révélation au théâtre d'*Ondine* de Giraudoux et au cinéma de la *Giffle* de Pinoteau. Elle m'a semblé idéale pour le rôle.

— Il y a également une part de paternalisme dans la façon qu'ont les professionnels américains de recevoir nos films. Une anecdote: mon film, la *Nuit américaine*, raconte l'histoire d'un tournage de film luxueux aux studios de la Victorine à Nice, avec grand concours de grues, de caméras, de techniciens, dans les nombreux décors du studio. Savez-vous ce que m'ont dit les Américains? "Comme c'est pittoresque un tournage de film

C'est une merveilleuse et authentique actrice. Bien que sa célébrité soit très soudaine, elle n'a pas été fabriquée par les journalistes et les mass media, comme Martine Carol, par exemple. Isabelle, comme James Dean, je n'hésite pas à le dire, appartient au public parce que le public s'identifie à elle. Elle ira très loin car elle a une très forte personnalité et une vision quasiment mystique de son métier, qu'elle pratique comme une religieuse. Son ambition n'est pas d'être célèbre, d'avoir son nom en lettres au néon ou de donner des autographes mais bien au contraire de "faire des choses". Tout cela pour vous dire que je suis extrêmement content de son travail dans *Adèle H*.

— Une des raisons de votre réputation mondiale est le succès remporté aux Etats-Unis par vos films.

— C'est possible. Les critiques américains ont toujours été plus indulgents que les critiques français pour mes films. Mais il s'agit malgré tout d'un succès limité aux salles d'art et d'essai et au public des universités américaines, ce qui constitue tout de même un public tout à fait honorable au point de vue quantité dans notre optique française. Les films étrangers ne sont en effet presque jamais doublés en américain — ils perdraient de leur crédibilité —, mais en contrepartie les sous-titres limitent leur audience. Ils plaisent par leur côté folklorique et sont souvent considérés comme des essais de qualité, brillants et plus intellectuels que la production courante américaine. Leur façon de les voir est différente de la nôtre, parce qu'on apprécie toujours ce qui vient de loin, non pas seulement en fonction de l'attrait de l'exotisme mais aussi parce que l'absence de références personnelles renforce le prestige d'une oeuvre. Un nouveau film de Chabrol ne sera pas regardé de la même façon à Paris et à New York. A Paris, on fera rentrer dans le jugement porté sur le film des impressions extérieures au film lui-même, et qu'on retirera par exemple de deux ou trois passages du cinéaste à la télévision; entreront aussi en ligne de compte le succès ou l'insuccès commercial de son film précédent, sans oublier quelques informations sur sa vie privée et peut-être l'écho d'une prise de position politique. Mais, six mois plus tard, le film de Chabrol arrivera à New York tout nu, privé de son contexte et c'est ce film, rien que ce film, que les critiques jugeront. Il ne faut pas chercher plus loin les raisons pour lesquelles on se sent toujours mieux compris hors de son pays.

"Il entre également une part de paternalisme dans la façon qu'ont les professionnels américains de recevoir nos films. Une anecdote: mon film, la *Nuit américaine*, raconte l'histoire d'un tournage de film luxueux aux studios de la Victorine à Nice, avec grand concours de grues, de caméras, de techniciens, dans les nombreux décors du studio. Savez-vous ce que m'ont dit les Américains? "Comme c'est pittoresque un tournage de film

Suite page 16

## «... mon jugement s'est tempéré depuis que je fais moi-même des films»

en France, avec si peu de moyens, 25 techniciens au lieu de cent comme nous, et un matériel aussi artisanal! Vous êtes vraiment les rois du système D...» Que répondent-ils envisagent leurs films non pas comme des œuvres d'art mais comme d'énormes machines à faire de l'argent, et ils sont très étonnés que nous disséquions l'œuvre de John Ford ou d'Alfred Hitchcock de la même façon que celle d'Ingmar Bergman, alors que pour moi, commerciaux ou non, tous les films sont commercialisables, c'est-à-dire font l'objet d'achat et de vente. Je vois entre eux des différences de degrés, mais pas de nature et je porte la même admiration à *Chantons sous la pluie* de Kelly-Donen qu'à *Ordet* de Carl Dreyer et je continue à trouver haïssable la hiérarchie des genres.

— Le livre que vous venez de faire paraître, les Films de ma vie, obtient un vif succès. A quel besoin secret répond-il?

— Je l'ai fait à la demande d'un éditeur et en grande partie pour le public américain, pour le convaincre de la qualité de son cinéma. Il est constitué de textes que j'écrivais du temps où j'étais critique de cinéma et de notes que je prends régulièrement chaque fois qu'un film me plaît ou que j'ai envie de faire le point sur un metteur en scène que j'admire. Je ne tiens pas à perdre l'habitude d'écrire. Il est en quelque sorte autobiographique puisqu'il est une autobiographie de mes goûts. Mes deux cents premiers films, je les ai vus en état de clandestinité, à la faveur de l'école buissonnière, ou en entrant dans les salles sans payer, par la sortie de secours ou les fenêtres des lavabos, soit encore en profitant de l'absence de mes parents. Ma passion pour le cinéma était déjà violente et le petit garçon que l'on voit, dans la Nuit américaine, voler des photos à la devanture d'un cinéma, c'est moi. Contrairement aux petits spectateurs de mon âge, je ne m'identifiais pas aux "héros héroïques" mais aux personnages handicapés et plus systématiquement à tous ceux qui se trouvaient en faute. On comprendra que l'œuvre d'Alfred Hitchcock, entièrement consacrée à la peur, m'ait séduit dès le début, puis celle de Jean Renoir, tournée vers la compréhension. "Ce qui est terrible sur cette terre, c'est que tout le monde a ses raisons" (la Règle du jeu). J'avais vingt ans à peu près quand je suis devenu critique de cinéma à l'instigation d'André Bazin et c'est alors que, dans les Cahiers du cinéma, nous avons inventé la "politique des auteurs" qui consistait, pour moi, à dire à Bazin: "Ne voyez-vous pas que tous les films de Hawks sont bons et que tous ceux de Huston sont mauvais?" Formule brutale que plus tard je me suis efforcé de raffiner un peu en disant: "Le moins bon film de Hawks est plus intéressant que le meilleur film de Huston."

"Inutile de préciser que mon jugement s'est tempéré depuis que je fais moi-même des films, depuis que je

sais à quel point il est difficile de faire prendre la mayonnaise et de transcrire sur un écran ce que l'on a écrit sur du papier. Mais c'est de cette profession de foi, entre autres, qu'est née la Nouvelle Vague aujourd'hui décriée, mais dont je suis tout à fait solidaire. La Nouvelle Vague, qui n'a jamais été une école ou un club, a été un mouvement spontané important qui a rapidement dépassé nos frontières et dont j'avais fortement souhaité

et cela plaira presque forcément parce que ce sera vrai et neuf... Le film de demain sera un acte d'amour..." Je ne crois pas m'être trompé de beaucoup, et si aujourd'hui on parle avec une certaine condescendance de la Nouvelle Vague, en citant ses échecs et ses erreurs, c'est parce qu'on oublie trop facilement qu'elle a changé le cinéma français — il y a avant et après la Nouvelle Vague —, et qu'elle a donné des metteurs en scène comme

films avaient été des échecs commerciaux depuis *Amore* et la cible de la critique italienne. L'admiration dans laquelle les jeunes critiques français la tenaient lui fut un réconfort. Je pense réellement que c'est grâce à nous qu'il continua. Il m'a même proposé de travailler à ses côtés et je suis resté son assistant pendant trois ans.

"A Hollywood où je me rends souvent, je retrouve toujours avec un immense plaisir deux de mes maîtres, Jean Renoir, bien sûr, un des plus grands cinéastes du monde, qui est aujourd'hui presque impotent, qui ne reviendra plus en France et ne tournera plus jamais mais dont l'esprit est toujours aussi vif. C'est aujourd'hui un monsieur entièrement américain, avec une famille américaine, des petits enfants américains, mais dont le cœur est bien évidemment toujours resté français.

"J'y rencontre également Alfred Hitchcock pour lequel mon admiration est de notoriété publique. Je me rappelle que quand Claude Chabrol et moi-même lui avons proposé d'écrire un livre sur son œuvre, il a été le premier surpris car, victime de la réputation que lui faisaient les critiques américains, influencé par eux, il pensait ne faire que des films commerciaux et très grand public. Je reconnaissais d'ailleurs qu'il m'a fallu vivre un peu en Amérique pour comprendre pourquoi Hitchcock y avait été si longtemps sous-estimé. Du matin jusqu'au soir, sur les huit ou dix chaînes américaines, on ne voit que des meurtres, de la brutalité, du suspense, de l'espionnage, des revolvers, du sang. Bien sûr, ce matériel grossièrement manipulé n'atteint jamais le dixième de la beauté d'un film de l'auteur de *Psycho*, mais c'est cependant le même matériel. Notre livre l'a flatté, lui a fait voir son œuvre sous un autre jour, et il a certainement contribué à changer l'image de marque de Hitchcock pour les critiques et le public américain. Je le vois chaque fois que je vais à Hollywood. Je ne peux pas dire que nous sommes des amis intimes, car n'oubliez pas que Hitchcock est britannique, paternel mais très distant et très à cheval sur certains principes. Je n'irai par exemple jamais chez lui sans prévenir. Mais je l'aime infiniment pour son intelligence et son sens de l'humour. Il est très conjugal et très travailleur puisqu'il produit une série de télévision intitulée Alfred Hitchcock présente qu'il supervise entièrement, ce qui lui prend beaucoup de temps, mais je sais que, heureusement, il va bientôt tourner un nouveau film avec Faye Dunaway. Je meurs déjà d'impatience de le voir."

— Pensez-vous que le cinéma d'aujourd'hui est très différent de celui que vous critiquiez il y a vingt ans?

— Evidemment. La production de films, à l'image de l'édition littéraire, s'est complètement diversifiée et presque spécialisée. On tourne en Amérique, par exemple, beaucoup de films destinés aux minorités noires, irlandaises et aussi des films de karaté, des

### Le nouveau soutien-gorge "Plus Femme" met davantage en valeur la beauté de votre buste.



Modèle 733



Modèle 718

SOUTIEN-GORGE  
**Plus Femme**

"Plus Femme" est un meilleur soutien-gorge à dos nu, parce qu'il s'ajuste facilement avec une seule bretelle.



"Plus Femme" est un demi-buste, nouveau et élégant, qui vous avantage encore plus qu'un demi-buste ou décolleté plongeant ordinaire. Par sa coupe spéciale, "Plus Femme" galbe mieux et prononce encore plus votre buste tout en gardant votre beauté naturelle.

Parce que le demi-buste "Plus Femme" vous va à merveille vous pouvez le porter avec tous vêtements... blouses, robes, chandails, ou même votre robe de soirée la plus révélatrice.

"Plus Femme" vous est offert en quatre modèles: décolleté plongeant en dentelle (733); décolleté plongeant en dentelle, beige (6733); décolleté plongeant, tricot et dentelle (736); demi-buste, tricot et dentelle (718).

"Plus Femme" exprime tout ce que vous êtes... et un peu plus!

la venue à travers mes articles, au point de rédiger en mai 1957 cette sorte de profession de foi naïve mais convaincue: "Le film de demain m'apparaît donc plus personnel encore qu'un roman individuel et autobiographique, comme une confession ou comme un journal intime. Les jeunes cinéastes s'exprimeront à la première personne et nous raconteront ce qui leur est arrivé: cela pourra être l'histoire de leur premier amour ou du plus récent, leur prise de conscience devant la politique, un récit de voyage, une maladie, leur service militaire, leur mariage, leurs dernières vacances

Claude Chabrol, Alain Resnais, Roger Vadim, Louis Malle, Jean-Luc Godard, Alexandre Astruc, Claude Sautet, pour ne parler que des plus célèbres."

— Les grands metteurs en scène que vous admiriez à l'époque, vous les avez rencontrés depuis: ils sont devenus vos amis, pouvez-vous m'en parler?

— Je vous parlerai de ceux qui me sont le plus proches comme Roberto Rossellini. Quand je l'ai rencontré en 1955 à Paris, son découragement était total: il venait de terminer *la Peur* en Allemagne et envisageait sérieusement d'abandonner le cinéma: tous ses

films de surf, des films pour les enfants et des films pour les adolescents. De plus, à l'époque où j'étais critique, les films étaient souvent plus vivants mais moins intelligents et personnels que ceux d'aujourd'hui. Ils restaient, en particulier dans le domaine de l'amour, en deçà de la réalité. Quelqu'un qui n'aurait connu la vie que par le cinéma aurait pu croire sincèrement qu'on donnait naissance aux enfants en s'embrassant sur les lèvres, et encore: bouches fermées. Tout cela a bien changé aujourd'hui. Non seulement le cinéma a bien rattrapé son retard sur la vie mais encore nous donne-t-il parfois l'impression de l'avoir devancée. Prenez par exemple les films érotiques ou pornographiques dont je ne suis pas un spectateur passionné. Je crois qu'ils constituent une sorte d'expiation ou, à tout le moins, une dette que nous payons à soixante ans de mensonges cinématographiques sur les choses de l'amour. Votre question me gêne parce qu'on peut y répondre de plusieurs façons. Je préfère vous dire que le cinéma est le fidèle reflet de son époque, sa photographie mentale et que, l'époque étant différente, les films sont différents. Ce qui demeure, c'est qu'un bon film est un bon film et que l'on en fait d'excellents aujourd'hui.

— Dernière question, M. Truffaut: dans le cycle que vous avez consacré à Antoine Doinel et qui comprend quatre films — les Quatre cents coups, l'Amour à vingt ans, Baisers volés et Domicile conjugal vous avez décrit un enfant et un adolescent qui était vous. Dans l'Enfant sauvage, autre histoire d'enfant. Votre prochain film, l'Argent de poche, encore une histoire d'enfants. L'enfance est-elle le principal thème de votre oeuvre?

— Je ne sais pas. Oui sans doute, je suis obligé de le constater. On est l'enfant que l'on a été. Et puis même mes personnages adultes sont des marginaux, des inadaptés, des gens qui se cherchent, comme les enfants. Tout ce que je peux dire c'est que l'enfance me passionne parce qu'elle bouge sans cesse, que pour elle les valeurs changent constamment, qu'elle est en devenir. Et puis faire tourner des enfants est une expérience exaltante. Les enfants ont un grand sens du réalisme: quand un détail les choque, il faut le changer, ils ont toujours raison. Ce sont d'excellents dialoguistes: quand ils n'arrivent pas à dire une phrase, il faut la changer: elle est imprononçable. Ils ne sont jamais "documentaires": filmer le petit déjeuner d'un adulte dans sa continuité est documentaire et n'apporte rien à l'action. Filmer le goûter d'un enfant n'est jamais documentaire parce que l'enfant vit dans l'instant et que ce petit déjeuner est une action en soi. Il vibre sans cesse, donc donne la vie, ce qui est essentiel pour un metteur en scène. Comment dire? Le scénario est essentiel pour un metteur en scène. Eh bien, l'enfance est enrichissante parce que, dans un scénario où elle joue un grand rôle, elle est, elle-même, un second scénario! ●

si pur... si doux

Distillé et embouteillé à Londres.

Beefeater est le "dry gin" le plus apprécié au Québec

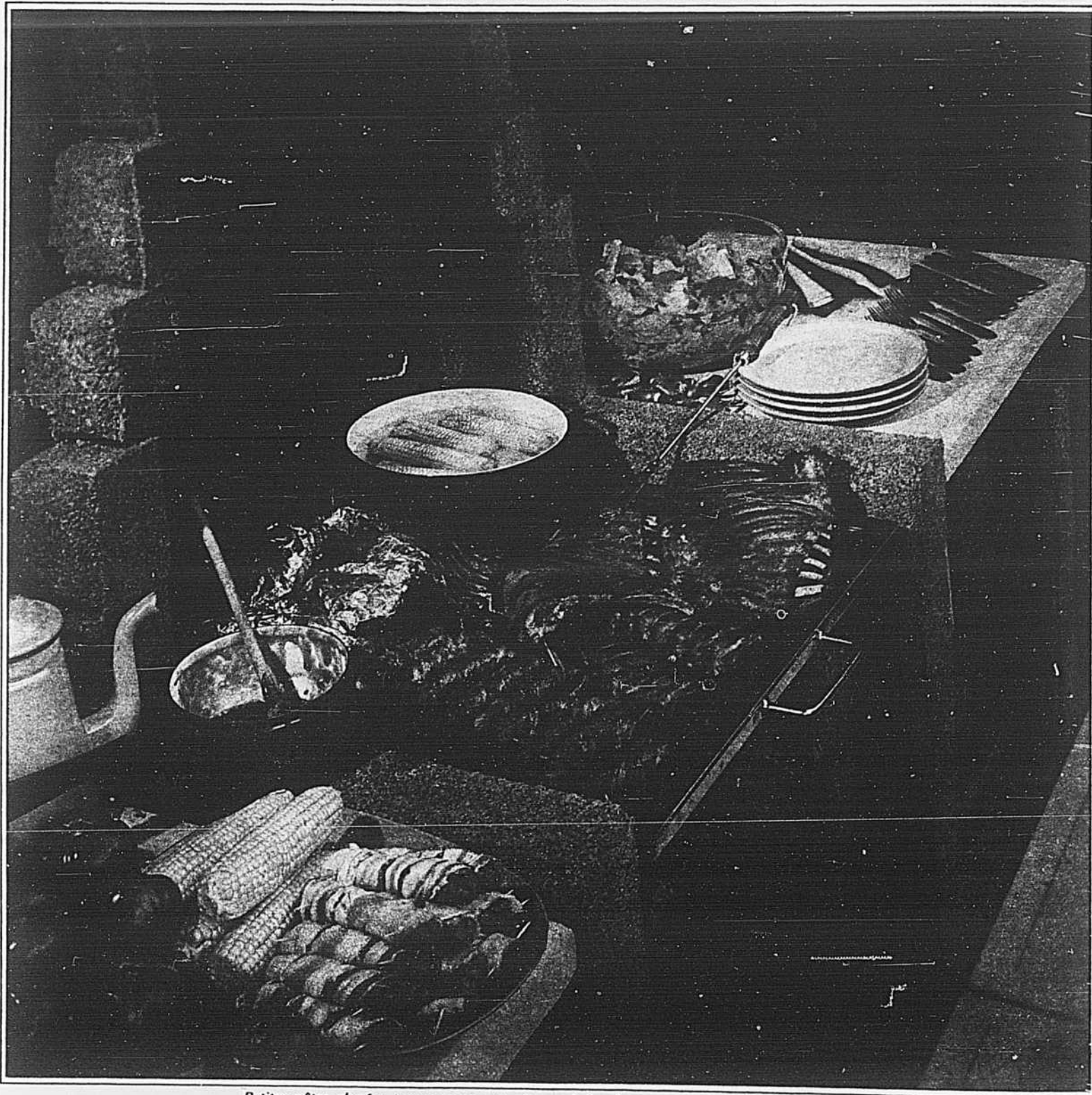
# POUR DE VRAIS REPAS EN PLEIN AIR!

Un bon repas est toujours agréable. Mais lorsqu'il est préparé et dégusté en plein air, c'est encore mieux. Pour beaucoup de gens, le charme spécial du barbecue, c'est la bonne odeur que répandent les aliments et les charbons qui brûlent doucement.

J'apprécie aussi tout cela. Mais j'aime par-dessus tout céder ma place au fourneau.

Quand j'ai préparé les viandes et les paquets de légumes, je laisse en effet "mon chef" s'occuper de la cuisson. C'est un rôle qu'il adore, d'ailleurs.

Le poulet roulé et farci de crabe est un peu long à préparer mais cuit très rapidement. J'aime bien le boeuf mariné au poivre. Je vous offre aussi, bien sûr, ces grands favoris: petites côtes découvertes, wiewers et fricadelles.



*Petites côtes glacées aux pommes et wieners à la choucroute, enroulés de bacon.  
Au second plan, fricadelles et légumes à l'étouffée dans leur enveloppe de papier d'aluminium.  
Recettes à la page 20*

# Une touche de bon goût

Un judicieux mélange des  
meilleurs tabacs de Virginie.  
Une cigarette toute savoureuse,  
accompagnée de ce quelque chose  
de particulier qu'on appelle  
la touche de bon goût.

**Cavalier**

**Cavalier**



La différence qui vaut le coup.  
**TANQUERAY**

Un goût subtil.  
Une bouteille  
élégante.

Il mérite  
son appellation  
par son nom.  
Soyez-y.

Distillé et embouteillé à Londres, Angleterre.



**TIMBRES  
du  
CANADA!**  
3 Collections  
Seulement 10¢

1. 13 commémoratives: grue blanche, hockey, bac québécois, l'Esquimaux, et plus. Aussi deux timbres de Terre-Neuve.
2. Timbres des 5 monarches, compris un timbre âgé de 76 ans, de la reine Victoria.
3. Timbres intéressants des animaux sauvages: caribou, chèvre des montagnes, boeuf musqué, plus 2 autres. En plus, vous recevrez d'autres timbres pour examen gratuit. Achetez-en ou non, renvoyez le reste, annulez le service à tout moment. Plus un gros catalogue illustré de 40 pages.

Envoyez 10¢ - Aujourd'hui!

H.E. Harris, Dept. G-12, Boston, Mass. 02117

## Quoi faire en pays étranger?

Un voyage c'est une éducation, mais parfois le changement de régime entraîne, même ici au pays, une attaque de diarrhée.

Préparez-vous à y remédier, et vite, avec l'Extrait de fraises des champs du Dr Fowler. Il apporte un soulagement doux et efficace aux enfants et aux adultes, sans constiper.



En voyage, à la maison, faites-en provision. Ça marche!

EXTRAIT DE FRAISES  
DES CHAMPS

DU **Dr FOWLER**

## De beaux ongles ...car vous ne les rongerez plus!

Trois petites semaines et vous aurez de beaux ongles, longs et durs. Avec Stop 'n Grow<sup>®</sup>, jamais plus vous ne les rongerez. De la volonté en bouteille, jusqu'au bout des doigts. Stop 'n Grow est transparent, vous pouvez même l'appliquer sur le vernis. Vous aurez des mains adorables, aux ongles longs et élégants, ce dont vous avez toujours rêvé. Avec Stop 'n Grow, vous ne rongerez plus vos ongles. Satisfaction garantie ou argent remis par Mentholatum, Fort Erie, Ontario.

**stop 'n grow**

DANS TOUTES LES PHARMACIES

### PERSPECTIVES

est publié chaque semaine  
par Perspectives Inc.  
231 rue Saint-Jacques  
Montréal

Président  
Jean Robert Bélanger  
Vice-Président  
Roch Desjardins  
Secrétaire  
Paul-A. Audet  
Trésorier  
Charles d'Amour  
Directeur de la rédaction  
Pierre Gascon

## Souffrez-vous de démangeaisons gênantes?

La crème BICOZENE procure un soulagement rapide et temporaire des ennuyeuses démangeaisons des régions intimes. BICOZENE apaise la sensation de brûlure. Elle aide à détruire les bactéries et elle diminue l'inflammation des tissus.

Pourquoi endurer  
les démangeaisons?



Prix de détail  
suggéré: \$1.69.

Vendue en pharmacie seulement.

### WIENERS A LA CHOUCROUTE

1 livre de wieners  
1 tasse de choucroute de conserve, égouttée  
¼ de tasse de sauce au piment rouge (chili sauce)

1 cuil. à thé de graines de carvi  
Tranches de bacon (12 environ)

Fendre les wieners, en longueur, presque complètement c'est-à-dire de façon à ce que les deux moitiés se tiennent par la base. Mêler la choucroute, la sauce au piment et les graines de carvi et farcir chaque wiener d'une grosse cuillerée du mélange. Envelopper chaque wiener d'une tranche de bacon en fixant bien celle-ci avec une petite brochette de métal ou un cure-dents.

Cuire sur un feu de charbon de bois bien chaud, en tournant souvent les wieners, jusqu'à ce que le bacon soit croustillant. Servir bien chaud. (De 10 à 12 portions)

Mêler les jus de pomme et de citron, les sauces Worcestershire et Tabasco et la moutarde dans un petit plat et le mettre sur le barbecue, à l'arrière, là où la chaleur est moins forte. Badigeonner les côtes du mélange au jus de pomme réchauffé et les cuire 10 minutes sur un feu de charbon bien chaud. Badigeonner de nouveau du mélange au jus de pomme, tourner et continuer la cuisson 10 minutes. Cuire encore 10 minutes, en badigeonnant les côtes du mélange au jus de pomme et en les tournant souvent, jusqu'à ce qu'elles soient bien brunies et croustillantes. (4 portions)

Note: si vos convives sont nombreux, faire cuire les côtes en bandes, comme nous l'avons fait ici. Les faire mijoter d'abord dans une rôtissoire posée sur deux des feux de la cuisinière. Doubler la quantité de glace au jus de pomme et faire griller comme nous l'indiquons. Couper alors les côtes en portions de 3 côtes.

### PETITES CÔTES GLACÉES AUX POMMES

2 livres de petites côtes  
découvertes

Eau bouillante

1 feuille de laurier

4 grains de poivre

1 cuil. à thé de sel

1 petit bouquet de persil

1 petite tranche d'oignon

1 cuil. à thé de sel

¼ de cuil. à thé de poivre

¾ de tasse de jus de pomme

1 cuil. à table de jus de citron

1½ cuil. à thé de sauce

Worcestershire

Quelques gouttes de sauce

Tabasco

1 cuil. à thé de moutarde en

poudre

Séparer les bandes de côtes en morceaux de 3 côtes chacun. Les mettre dans une grande marmite et les couvrir d'eau bouillante. Ajouter le laurier, les grains de poivre, 1 cuil. à thé de sel, le persil et la tranche d'oignon. Chauffer jusqu'à ébullition, baisser le feu, couvrir et faire mijoter 30 minutes. Retirer les côtes de l'eau et les bien égoutter.

Saupoudrer les côtes de 1 cuil. à thé de sel et de ¼ de cuil. à thé de poivre, au moment de les apprêter.

### FRICADELLES ET LÉGUMES A L'ÉTOUFFÉE

1 livre de boeuf haché  
Sel

Poivre

¼ de tasse de sauce au piment rouge, (chili sauce)

1 petite aubergine

1 oignon dit espagnol (ou des Bermudes)

2 pommes de terre moyennes, en quartiers

2 tomates moyennes, en moitiés

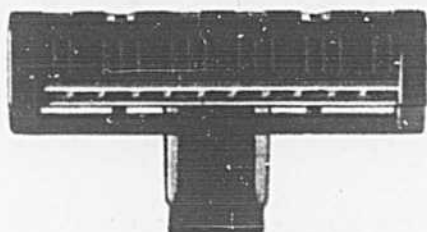
2 piments verts, coupés en quartiers et épinés

Faire 4 parts de la viande et façonner chacune en une grosse galette. Mettre chaque galette sur un grand carré de papier d'aluminium du type le plus épais. Saupoudrer généreusement de sel et de poivre. Ajouter, sur chaque galette, 1 cuil. à table de sauce au piment, 1 grosse tranche d'aubergine et 1 épaisse tranche d'oignon. Ajouter 2 morceaux de pommes de terre, 1 morceau de tomate et 2 morceaux de piment à chaque portion. Saler et poivrer.

Refermer les feuilles, sur la viande et les légumes, en scellant



# Serait-ce enfin le rasage parfait?



## Le nouveau rasoir à cartouche Schick II.

Lames jumelles enduites de Teflon\*, en cartouche.  
Un nouveau mode de rasage incomparable.

### Regardez.



Lame sans enduit



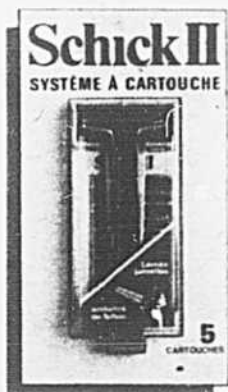
Enduites de Teflon

Voici pourquoi le rasage est douloureux.

Cet instrument mesure électroniquement la résistance que la barbe offre aux lames. Nous l'appelons "tirage". C'est le tirage qui rend le rasage inconfortable, voire douloureux.

L'enduit de Teflon rend le rasage plus doux, plus confortable de 30%.

Lorsque les mêmes lames sont enduites de Teflon, la différence est phénoménale. Les lames jumelles glissent sur votre peau, car le tirage est réduit de 30%.



Un rasage ras et confortable comme vous n'en avez jamais connu.

\*Teflon est une marque déposée de E. I. DuPont  
Schick II convient à tous les rasoirs à cartouche.



# guyfournier

## Le Québec en péril

Avant de critiquer aussi laconiquement que l'ont fait les membres de l'Opposition ou de louer du bout des lèvres comme nos éditorialistes ou les représentants de nos corps intermédiaires le remaniement ministériel que vient d'effectuer le Premier ministre Robert Bourassa, nos chefs de file auraient dû réfléchir aux dangers qu'entraîne un remaniement de cette envergure. Il perturbera notre économie durant des mois, causera des traumatismes profonds au sein de la fonction publique et bouleversera l'équilibre émotif de la plupart des ministres. Ce remaniement représente un péril plus grand pour la nation que la crise d'octobre 1970 et ses répercussions économiques seront encore plus désastreuses. Il ne faut pas nous le cacher, le Québec est en péril!

Qu'on pense juste au problème des photographies. Combien d'argent faudra-t-il pour remplacer la photo du ministre dans tous les bureaux d'un ministère? En remplaçant le ministre de l'Éducation, ce sont toutes les commissions scolaires et toutes les écoles qu'affecte le Premier ministre. Un nouveau ministre de la Justice implique de nouvelles photos dans tous les palais de justice et dans toutes les études légales qui sont du bon bord. Qu'est-ce à dire du ministre des Affaires intergouvernementales? Il faudra de nouvelles photos dans toutes les pièces des délégations du Québec à l'étranger. C'est toute une affaire!

Si encore ce problème n'était qu'économique! mais il se double d'un grave problème psychologique. Comment le photographe arrivera-t-il à faire sourire Jérôme Choquette qui a dû abandonner un ministère dans lequel il avait fait sa marque pour se retrouver à l'Éducation? Comment faire sourire Denis Hardy qui avait réussi à se monter un ministère à même celui de Jean-Paul L'Allier pour se retrouver avec les restes du ministère des Communications? Ces ministres risquent fort de rire jaune et on connaît l'importance d'une "bonne" photo sur le rendement des fonctionnaires. Quand le boss ne sourit pas et qu'il a mauvaise mine, les fonctionnaires ne sont pas motivés. Ils n'arrivent pas à chasser l'impression que leur ministre est en disgrâce, qu'il manque de pouvoir de persuasion auprès du Premier ministre et de ses collaborateurs immédiats. Une chance que le Premier ministre n'a pas balancé le seul psychiatre du cabinet, car plusieurs de ses collègues en auront besoin dans les semaines qui viennent.

Si le Dr Cloutier arrive à faire sourire les ministres mutés, il n'aura sûrement pas une minute à consacrer aux collaborateurs les plus précieux des ministres. Je pense à leurs chauffeurs désorientés, qui doivent dans des délais inhumains tout apprendre des petits caprices de leurs nouveaux patrons, savoir combien de temps ils mettent à un rendez-vous et mémoriser les adresses qui doivent rester confidentielles. Ces braves chauffeurs n'ont pas la science infuse et je ne serais pas surpris qu'un, deux ou même plusieurs ministres doivent faire face à du chantage ou à des querelles matrimoniales parce qu'on les aura déposés à la mauvaise adresse.

Parlons maintenant des conséquences purement économiques du remaniement. Il faut changer tout le papier à lettre. Une dépense ruineuse si on songe au nombre de lettres qu'écrivent les ministres chaque jour. Je veux bien croire que le gouvernement actuel a ses entrées dans des imprimeries mais est-ce une raison pour se livrer à des dépenses folles? L'entreprise d'État n'est pas la seule affectée. Le remaniement risque de compromettre la prochaine édition de tous nos almanachs et d'en faire grimper les prix démesurément! Là aussi, il faut changer toutes les photos.

Le remaniement entraînera des déménagements périlleux. S'il fallait que les bobines d'écoute électronique autorisées par Jérôme Choquette tombent en d'autres mains ou que Jean Cournoyer et Normand Toupin échappent quelques documents secrets, ne risque-t-on pas de voir éclater des scandales encore pires que ceux révélés par la Commission Cliche et l'enquête Dutil? Je ne dis rien des journalistes qui cherchent toujours la bête noire. Après des années, un ministre consciencieux et discret se rend à son bureau les yeux fermés, mais un ministre tout neuf ne sait pas quels détours emprunter pour éviter les reporters.

Tout compte fait, au lieu de muter une douzaine de ministres pour renouveler l'image du Gouvernement, il aurait été beaucoup plus simple et beaucoup plus économique de garder tous les ministres à leurs postes et de changer de Premier ministre!

# La garantie de 30 mois.

Seul le télécouleur  
**BLACKSTRIPE<sup>®</sup>** peut se  
la permettre.

Toshiba est fier de vous présenter la garantie la plus étendue et la plus longue au Canada en matière de télécouleur.

Dorénavant, vous obtenez avec l'achat de tout télécouleur BLACKSTRIPE une garantie complète de 30 mois sur pièces, lampe-écran et main-d'œuvre à domicile.

Personne ne peut égaler notre garantie parce que personne ne peut égaler la qualité de nos produits.



**TOSHIBA**  
*en contact avec l'avenir*

Cette garantie s'applique à l'achat de toute télécouleur BLACKSTRIPE\* de Toshiba effectué après le 31 mars 1975.

# Payez-vous du bon temps en vendant de jolis articles.

Rencontrez des gens sympathiques, discutez de choses et d'autres devant une bonne tasse de café, faites connaître de jolies choses... voilà une bien agréable façon de gagner de l'argent. Et il n'y a rien de plus facile!

Il vous suffit, pendant vos heures de loisirs, de VENDRE ces jolis articles aux personnes de votre entourage, à vos parents, vos amis...

Vous ferez de gros profits car tous ces objets ont beaucoup de succès en ce moment.

Postez ce coupon. Primes de Luxe vous fera parvenir un magnifique catalogue GRATUIT et tous les renseignements utiles. Vous verrez, c'est un passe-temps vraiment agréable qui vous permettra de gagner de l'argent facilement.



## PRIMES DE LUXE INC.

205 des Embles Nouvelle-Québec G1A 2H6

Veuillez me faire parvenir sans obligation ce magnifique catalogue gratuit.

NOM \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

VILLE \_\_\_\_\_ COMTE \_\_\_\_\_

PROVINCE \_\_\_\_\_ CODE POSTAL \_\_\_\_\_